

# Patrick Buisson-Luc Ferry: les baby-boomers ont-ils détruit notre civilisation ?

## ENTRETIEN

Dans *La Fin d'un monde: une histoire de la révolution petite-bourgeoise* (Albin Michel), son nouveau livre, fruit d'une ample réflexion et d'une vaste documentation, Patrick Buisson décrit le basculement anthropologique intervenu entre 1960 et 1975. Ces « quinze piteuses » nous ont fait entrer, selon lui, dans le monde consumériste et déchristianisé. Était-ce vraiment mieux avant ? Le réactionnaire assumé croise le fer avec Luc Ferry, libéral et farouche défenseur des Lumières. L'auteur de *La Pensée 68* relativise la rupture identifiée par Patrick Buisson et défend le bilan de la génération baby-boom qui, pour lui, a profondément amélioré le monde. La pandémie, pour sa part, a-t-elle marqué le triomphe du progrès ou de la panique ? Du moment singulier que nous vivons aussi, les deux penseurs ont une lecture opposée.

PROPOS RECUEILLIS PAR  
EUGÉNIE BASTIÉ ebastie@lefigaro.fr

LE FIGARO. - Patrick Buisson, vous publiez *La Fin d'un monde*, un essai écrit sur le basculement anthropologique en Occident dans les années 1960. Pourquoi identifiez-vous cette période comme décisive ?

Patrick BUISSON. - L'année charnière, c'est 1965. L'« instant du malheur » selon Pierre Chauu. 1965, c'est le grand colapsus de l'espérance chrétienne. La croyance dans un au-delà après la mort s'effondre. En l'espace d'une décennie, environ 10 millions de Français vont basculer dans l'abîme des sociétés du néant. L'« homo religiosus » entre en phase terminale. 1965, c'est aussi le renversement de la tendance démographique du baby-boom. Brusquement, la volonté de transmettre la vie s'est interrompue, sans qu'on puisse l'expliquer par les progrès de la contraception : on est avant la pilule. 1965, c'est enfin la fin du Concile Vatican II. La révolution consumériste disqualifie la vieille idéologie sacrificielle du christianisme, sa culture de la souffrance rédemptrice et du renoncement à la jouissance des biens terrestres. Un divorce profond intervient entre l'éthos chrétien et les nouvelles normes de l'économie. L'Église pense que pour contenir la sorte du religieux, il faut bouger. Au lieu de rejeter les deux matérialismes qui sont le consumérisme et le socialisme, elle va faire le choix d'abaisser la verticalité du sacré pour aller se percher sur la branche verticale de la Croix, celle de l'immanence humanitaire. Plus question d'être l'« opium du peuple », le paradis ce sera ici et maintenant. Moyennant quoi, l'Église prend le risque considérable, qu'elle ne mesure pas à l'époque, de se banaliser en devenant une simple productrice de biens symboliques, en concurrence avec la nouvelle religion des choses décrite par Perce. Le résultat sera l'effondrement de la pratique qui se matérialise à partir de 1965.

Luc FERRY. - Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites, mais la rupture dont vous parlez commence bien avant 1965, dans les années 1880, avec la deuxième révolution industrielle, celle du capitalisme moderne. Les grands déconstructeurs ne sont pas les soixante-huitards, mais le capitalisme qui déconstruit autant qu'il construit. À preuve, le fait que la liquidation de la figuration et de la tonalité dans l'art moderne naît déjà dans ces années 1880, le modernisme ne faisant que mettre en scène la logique capitaliste de l'innovation et de la rupture avec la tradition. L'artiste est de gauche, mais l'acheteur est de droite ! Le consumérisme sera retardé par les deux guerres mondiales, raison pour laquelle il ne se déploiera vraiment que dans les années 1960. Reste que la vraie clé de compréhension du temps présent est une séquence à trois temps qui part de loin.

Premier temps : déconstruction des valeurs, des autorités traditionnelles au nom de l'innovation permanente : 95 % des Français étaient baptisés en 1900, ils sont à peine 30 % aujourd'hui ! Deuxième temps : souci de soi, naissance de l'individualisme narcissique : quand les grands récits disparaissent, il reste son nombril. Du coup, troisième temps : la « bonheurisation » du monde, la psychologie positive et l'écologie prennent le relais des transcenden-

ces verticales et des grands récits défunts. De là la sacralisation de la santé que nous venons de vivre avec des confinements sans équivalent dans le passé.

PB. - Vous élargissez la focale pour réduire la période 1960-1975 à un simple accident là où je vois une rupture inédite. Il n'y a pas eu seulement accélération mais changement de structure avec le passage d'un capitalisme de producteurs à un capitalisme de consommateurs, infiniment plus destructeur.

**Les gains de la période ne concernent que la technique. Le marché a fait reculer le sacré et tout ce qui lui était lié : dévouement, devoir, gratuité, entraide, sacrifice**

PATRICK BUISSON

Patrick Buisson, qu'a-t-on perdu avec le monde d'avant ?

PB. - Le vrai grand remplacement qui commande tous les autres, c'est le remplacement des hommes par les sort-humains, celui de l'« homo religiosus » par l'« homo oeconomicus », soit l'homme réduit à ce qu'il possède et consomme, l'homme unidimensionnel réduit à sa peau. Les gains de la période ne concernent que la technique. Les pertes se situent au niveau de la qualité humaine. Le marché a fait reculer le sacré et tout ce qui lui était lié : dévouement, devoir, gratuité, entraide, sacrifice.

LF. - C'est une erreur de croire que le sacré a disparu. Certes, le sacré vertical s'est érodé : 45 000 prêtres en 1950, 6 000 aujourd'hui. Mais le sacré ne se réduit pas au religieux, c'est le lieu du sacrifice possible et du sacrilège. Le sacré, c'est ce pourquoi je peux prendre les armes, tuer ou mourir. Dans les années 1960, deux grands figures du sacré s'opposaient : la nation à droite et la révolution à gauche. Comme l'a montré Philippe Ariès, la naissance de la famille moderne fondée sur le mariage d'amour va changer la donne. Vous vous moquez du Dieu amour, mais c'est avec la naissance du mariage amoureux que la grande question n'est plus celle de la nation (même Marine Le Pen n'est plus nationaliste comme on l'était en 1914), ni celle de la Révolution (même Mélenchon n'y croit plus), mais celle du monde que nous allons laisser à ceux que nous aimons, à nos enfants, c'est-à-dire à l'humanité qui vient. C'est la question de la dette, de la guerre avec le fondamentalisme, de la protection sociale, de l'écologie... Les grandes questions politiques d'aujourd'hui sont programmées par cette religion de l'amour étendue aux générations futures. Le sacré n'a pas disparu, il s'est incarné dans l'humanité.

PB. - On ne fait pas société ni communauté sans un sacré partagé, sans une religion, fût-elle transcendante, séculière ou politique. *Religare* signifie relier. La religion, c'est les murs porteurs. Retirez-les et l'édifice s'effondre. Rien n'a remplacé ces grands pourvoyeurs de sens que furent le catholicisme, le patriotisme et le communisme. Nous vivons isolés et à nu.

**Les jeunes écologistes disent aujourd'hui « ok boomer » pour intimer le silence à une génération qui aurait, assurent-ils, détruit la planète. Votre livre Patrick Buisson,**

n'est-il pas un procès réactionnaire fait aux boomers, accusés non pas d'avoir détruit la planète mais une civilisation ?

PB. - La révolution petite-bourgeoise portée par les baby boomers naît d'une part de la scolarisation massive et d'autre part du recul de la mort. Entre 1945 et 1975, l'espérance de vie progresse de 9 ans chez les hommes et 12 ans chez les femmes. Cette génération va grandir dans le rêve prométhéen d'une forme d'immortalité, de surpuissance, de domination de la vie entretenue par l'enrichissement général et les progrès de la science. D'où ce que Paul Yonnet a appelé la « libération des forces du moi » qui va décomposer la vieille culture catholique englobante et imposer l'imaturité comportementale de l'adolescence comme mode de vie institutionnalisée par l'idéologie marchande. La grande victoire des « boomers » est d'avoir fait de la préservation de leur écosystème durant cinquante ans l'axe de gouvernement du pays.

LF. - La génération des boomers a aussi beaucoup construit. Nous avons gagné 40 ans d'espérance de vie en un siècle, le pouvoir d'achat par habitant a été multiplié en France par trois depuis 1950 et les droits des femmes ont plus évolué en 70 ans qu'en 700 ans. Tandis que les anciens pays totalitaires devenaient pour la plupart des démocraties. La biologie et la médecine ont progressé comme jamais : on guérit des cancers qui étaient mortels il y a dix ans encore et les scientifiques ont trouvé en moins d'un an un vaccin contre le Covid, une performance inimaginable dans le passé. Vive les Lumières ! Sur tous les sujets, quel même non négligeables, c'était moins bien avant. Au final, n'était le déferlement du « woke », de l'islamisme et de ses idiots utiles, notre monde est à l'évidence bien supérieur à celui des années 1930. Il le doit en grande partie à la libération des femmes, car il n'y a pas d'homme libre sans femme libre. Ce que notre ami Buisson semble ne pas vouloir comprendre, c'est que la jeune fille d'aujourd'hui a

trouvé en moins d'un an un vaccin contre le Covid, une performance inimaginable dans le passé. Vive les Lumières ! Sur tous les sujets, quel même non négligeables, c'était moins bien avant. Au final, n'était le déferlement du « woke », de l'islamisme et de ses idiots utiles, notre monde est à l'évidence bien supérieur à celui des années 1930. Il le doit en grande partie à la libération des femmes, car il n'y a pas d'homme libre sans femme libre. Ce que notre ami Buisson semble ne pas vouloir comprendre, c'est que la jeune fille d'aujourd'hui a

**Avec la naissance du mariage amoureux, la grande question n'est plus la nation, ni la révolution, mais le monde que nous allons laisser à ceux que nous aimons**

LUC FERRY

la chance de pouvoir être à la fois Marie la tradi et Séverine la moderne, et oui, c'est à mes yeux un formidable progrès.

Luc Ferry, vous avez critiqué la « pensée 68 » dans un livre qui a fait date. Ne rejoignez-vous pas Patrick Buisson dans sa critique de la déconstruction opérée par les penseurs de ces années-là ?

LF. - Oui, bien entendu, à cette différence près que c'est au nom de l'universalisme laïc, pas de la religion, que j'ai critiqué le déferlement du droit à la différence, de la discrimination positive et du politique-correct, ancêtre du « woke » et de l'islamo-gauchisme. Dès le début des années 1980, dans *La Pensée 68*, je dénonçai l'abandon de l'universalisme par la gauche, mais aussi par une certaine droite néolibérale, en même temps que leur ralliement funeste aux idéologies communistaristes. Aujourd'hui, les syndicats étudiants de gauche, à commencer par l'Unef, se sont rangés aux côtés des islamo-gauchistes, instaurant les réunions réservées aux « racisés », excluant les « mâles blancs ». Le gauchisme culturel a rompu avec les Lumières, à la limite il préfère le discours anti-universaliste d'un Joseph de Maistre !

PB. - Mai 68 est en continuité avec les Lumières au moins sur un point : le rejet de la paternité comme source et principe d'autorité. C'est la deuxième Révolution française, la société des pairs contre la société des pères. C'est le fils naturel de Diderot pour qui les pères sont des tyrans. Au vieux conflit de générations, la rivalité mimétique qui confronte les fils aux pères succède le conflit de valeurs. On veut tuer le père pour éradiquer la fonction paternelle. Notre génération est celle de l'auto-engendrement. La représentation situationniste de la pièce de Montherlant, *Fils de personne*. D'où la révolution des pré-noms : on détache la tête du corps et

l'individu de sa lignée. Mais le cycle de 1968 est en train de se refermer avec l'actuel plébiscite en faveur de l'armée. Cohn-Bendit est mort et il ne le sait pas. LF. - Vous retardez d'un mètre. On en est déjà revenu ! Concernant l'école, le discours des pédagoges est largement discrédité : c'est celui de Debray, Chevenement... et le mien, le retour à l'autorité et aux fondamentaux, qui a le vent en poupe et c'est tant mieux ! Quant à la pédophilie autrefois légitimée dans des pétitions du *Monde* et de *Libé* par des ténors de la « pensée 68 », elle fait aujourd'hui vomir. Le vent a tourné !

Patrick Buisson, vous êtes très sévère avec le progrès technique qui a transformé la société. Mais pouvait-on empêcher les gens d'accéder à ce progrès une fois qu'il avait été inventé ?

PB. - Ma critique ne porte pas sur le progrès mais sur l'usage qui en est fait. Si vous croyez que cette seconde Révolution française procède de la génération spontanée, vous vous trompez. Elle est la traduction d'un ingénierie sociale méthodique qui a rencontré des résistances extraordinaires. Les paysans ont résisté à l'industrialisation de l'agriculture, les Françaises à la pilule mais la télévision a été l'accoucheur du monde nouveau, le vecteur de la Révolution culturelle avec une seule chaîne jusqu'en 1963. Feuilletons, dramatiques, magazines : l'hégémonie idéologique des progressistes fut totale et l'écran en noir et blanc repeint aux couleurs des lendemains qui chantent. Mon livre montre à quel point il n'y a pas eu dans l'histoire entreprise de réduction populaire et de formatage des esprits plus puissante et plus systématique que celle-là.

LF. - Je pense l'inverse. Sauf exception, les médias sont suicidés. Ils sont dans la logique instrumentale de l'audimat. Il y a eu deux modernisations, la première, issue de la révolution scientifique des Lumières, visait le progrès et l'émancipation. La seconde, dans laquelle nous baignons, cultive la maîtrise sur la maîtrise, la domination comme fin en soi : dans une économie de concurrence mondialisée, si on n'innove pas, on meurt. Le progrès n'est plus une cause finale mais une cause efficiente, plus un grand dessein mais un cahier des charges, et la logique de l'audimat n'en est qu'un symptôme parmi d'autres.

**Le progressisme n'a-t-il pas été entamé par la pandémie qui a montré la fragilité des sociétés modernes ?**

LF. - Bien au contraire. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité on a mis la vie au-dessus de l'économie : l'« homo oeconomicus » a été balayé ! En moins d'un an, on a trouvé un vaccin alors qu'on a mis dix ans pour trouver un traitement contre la science. C'est une formidable réussite de la sagesse. Loin de montrer un vide sidéral, cette pandémie a confirmé ce que je disais de l'incarnation du sacré dans l'humanité.

PB. - La pandémie nous a confrontés à l'empire du vide. Les sachants ont voulu jouer aux sachems, confisquer à leur profit la substance du pouvoir politique. Il en est résulté une délégitimation de l'expertise. La prochaine présidentielle ne se jouera pas sur la compétence. Le grand récit du réenchantement du monde par la science et la technique s'est heurté à un événement régressif pour lequel les esprits progressistes n'étaient pas préparés. Il met en cause la promesse fondatrice du progrès : la marche continue vers le bonheur n'est plus garantie. Les religions bornaient peut-être les individus mais elles leur dissimulaient l'abîme. Aujourd'hui, il n'y a plus rien vers le bonheur n'est plus garantie. Les deux millénaires, servait à contenir l'angoisse de notre finitude a disparu ou presque et nous nous sommes retrouvés plus démunis que le Moyen Âge face à la peste noire. Vous voyez le progrès, moi je vois la panique. ■

**La Fin d'un monde: une histoire de la révolution petite-bourgeoise**  
Patrick Buisson  
ALBIN MICHEL, 528 P., 22,90 €.



DESSIN CLAIREFOND